

les tentes, puis chacun se retira pour goûter quelques heures de doux repos, après une journée aussi laborieuse.

XLIII

RETOUR EN EUROPE

Sans s'en apercevoir, les explorateurs firent la grasse matinée.

Ils étaient encore dans les bras du sommeil, lorsqu'arriva au camp un émissaire indigène.

Mwama, qui était toujours debout, alla l'annoncer à son maître. De Sambry en fut passablement étonné.

— Que nous veut-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais, maître, il demande à parler au chef.

— Tu l'as interrogé, au moins ?

— Parfaitement.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Ce que je viens de dire.

— Une nouvelle demande de hongo, sans doute ?

— Je ne crois pas, maître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a l'air trop soumis. Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Il est porteur d'une belle chèvre.

De Sambry tomba de son haut.

— Une chèvre ! exclama-t-il.

— Oui, maître.

— Et encore pour nous ?

— Il faut le supposer, puisqu'il vient dans nos tentes.

— Ce serait vraiment trop comique.

Piqué au vif, de Sambry sauta sur pied.

— Qu'on introduise l'envoyé, dit-il.

L'indigène ne se fit pas prier.

Avec des mines d'humilité il déposa devant de Sambry, une magnifique chèvre que son monarque l'avait chargé de remettre aux hommes blancs.

En même temps il exposa tous les sentiments d'amitié que nour-

rissait le roi pour les explorateurs, et il assura à ceux-ci que ces sentiments étaient et resteraient durables.

De Sambry dut faire sur lui-même des efforts inouïs pour ne pas éclater de rire.

Il se content, heureusement, mais à peine le nègre fut-il sorti de la tente, que le chef blanc appela ses amis et leur montra le cadeau qu'il venait de recevoir.

— C'est à douter des hommes, dit-il.

— En effet, répondit Paul, voilà qui est fort.

— Expulsés hier ; adorés aujourd'hui.

— Il faut convenir avec moi que l'Afrique est un drôle de pays, riposta sir William.

— Mon maître ignore probablement la signification de cette démarche ? intervint Mwama.

— La signification, mon ami ? fit le chef un peu étonné.

— Ici rien ne se donne pour rien.

— Je sais cela depuis longtemps ; mais, à vrai dire, je ne comprends pas ce que tu entends conclure.

— Si le monarque vous envoie une chèvre, c'est qu'il a trouvé bon de faire patte de velours, dans un but évident.

— Lequel ?

— Celui d'être payé de retour.

Tous ensemble pouffèrent de rire.

— Quant à cela, nous ne lui en laisserons pas le temps, car nous partons dans quelques heures, dit le chef.

Cette nouvelle fut favorablement accueillie, et aussitôt après déjeuner, on s'occupa de l'organisation de la caravane nautique.

On se hâta même un peu, afin d'éviter toute entrevue avec le monarque spéculateur.

Sur les dix heures tout fut prêt.

Sans faire de bruit, on s'embarqua ; les rames s'abattirent et les canots fendirent les ondes, avant que le chef indigène eut le temps de venir saluer, ou pour mieux dire, grever les explorateurs.

Lorsqu'on eut tiré quelques bordées, une sorte de soulagement ranima le cœur des Européens.

— La bonne farce ! ria de Sambry.

— Le vautour n'aura pas sa proie, répondit sir William.

— Il a voulu faire le malin.

— Et il n'est parvenu qu'à prouver son imbécilité.

— Enfin, nous voilà débarrassés d'un hongo onéreux.

— Que vous n'auriez pourtant pas donné, j'espère?

— Certes que non.

— Quoiqu'il en soit, mieux vaut que nous nous en soyons tirés ainsi, conclut le docteur.

On naviguait à pleines rames, dans des eaux tranquilles.

Le temps était superbe et la chaleur supportable.

Des deux côtés de la rive une végétation luxuriante étalait ses beautés.

Des masses de manguiers au feuillage noir et des bananiers aux feuilles gigantesques croissaient les uns dans les autres, formant un fouillis charmant dans lequel sautillaient des milliers d'oiseaux au plumage multicolore.

Ce qui frappa surtout les regards de von Ruff ce furent de splendides acacias arabica, tout en fleurs.

Le naturaliste, oubliant le reste, voulut à toute force débarquer pour contempler de près ces intéressants spécimens de la flore africaine.

— Un quart d'heure de halte, je vous prie, supplia-t-il.

— A quoi bon? demanda le chef.

— J'aimerais tant tâter ces beaux arbustes.

— Il me semble que vous en avez déjà suffisamment tâtés, intervint sir Darly.

— Pas des acacias arabica! répondit naïvement le savant.

— Des acacias ou des euphorbia, c'est tout comme.

— Pas du tout! s'écria von Ruff.

Et il s'apprêta à démontrer à sir William la différence des deux familles de plantes, leur peu d'analogie et leur opposition de nature, lorsqu'une secousse imprévue imprimée au canot, renversa le savant à fond de côle.

Il geignait lamentablement, les jambes en l'air, tandis que le rire était si général qu'aucun des compagnons n'eut la force de le tirer de sa position embarrassante.

Après une infinité de tentatives, le naturaliste parvint à se relever tant bien que mal; et son premier mouvement fut de chercher à nouveau la place où il avait découvert ses chères plantes.

Hélas, les embarcations voguant comme des plumes avaient déjà dépassé de bien des mètres l'endroit en question, et von Ruff dut,

malgré lui, se contenter d'exhaler un regret à l'adresse des fameux acacias arabica.

Cet incident fut la joie du moment et contribua à mettre les esprits dans une très heureuse disposition.

La marche de la caravane nautique reprit son cours ordinaire, et l'on flotta tranquillement, avec une vitesse respectable.

Cependant c'était bientôt au tour de sir William de s'emouvoir.

Peu à peu les bouquets d'arbres sur la rive faisaient place à des forêts épaisses et sombres dont le pied venait, pour ainsi dire, se baigner dans le fleuve.

Ces bois immenses étaient grandioses d'aspect et donnaient à Darly comme un ressouvenir de ses chasses passées et un désir d'exploits futurs.

Il ne tenait plus en place et il était sur le point de faire une proposition de débarquement, tout comme von Ruff, non pas pour aller contempler des arbustes, mais pour traquer les bêtes féroces.

— Quelles splendides tanières elles doivent avoir là-dedans ! soupira-t-il.

— Il faudrait d'abord être certain qu'il y a des fauves dans ces forêts, fit le chef.

— Comment donc ! Il doit y en avoir par milliers !

— La chose n'est pas sûre.

— Je gagerais qu'il y en a.

On en eut bientôt la conviction.

Des miaulements, des hurlements, des cris sauvages remplissaient la profondeur des bois et répercutaient au loin leur fanfare sonore.

C'était un entrecroisement de vacarmes sinistres qui secouaient les arbres et faisaient frémir les feuilles.

Sir Darly écouta silencieusement.

Des éclairs passaient dans ses yeux.

Il semblait se délecter à ce brouhaha infernal, comme à une musique divine qui ravit l'âme.

Instinctivement il mit la main à son fusil.

— Ecoutez-moi cela, fit-il en extase.

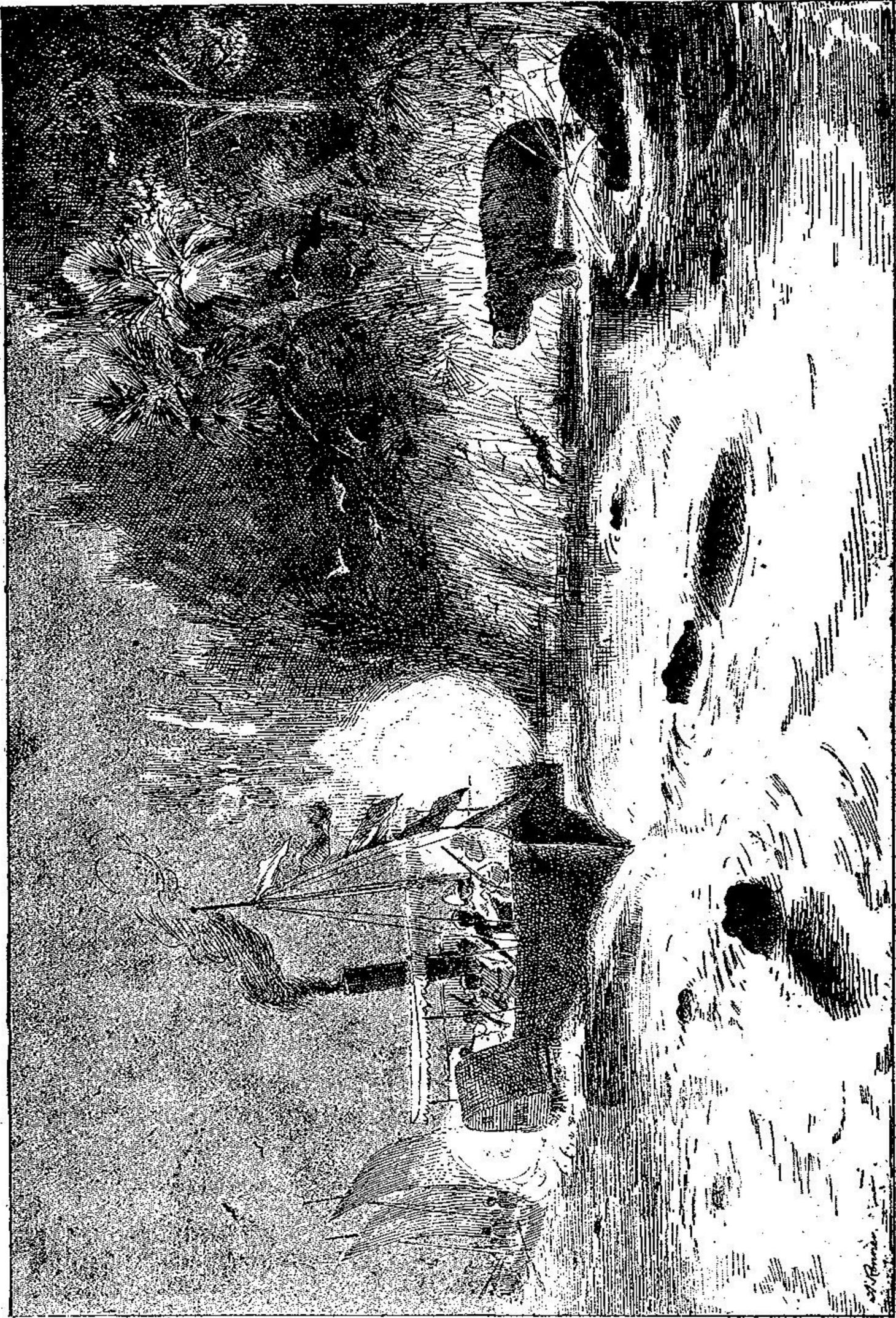
— On dirait des bataillons de fauves, répondit le chef.

— Dites plutôt des armées.

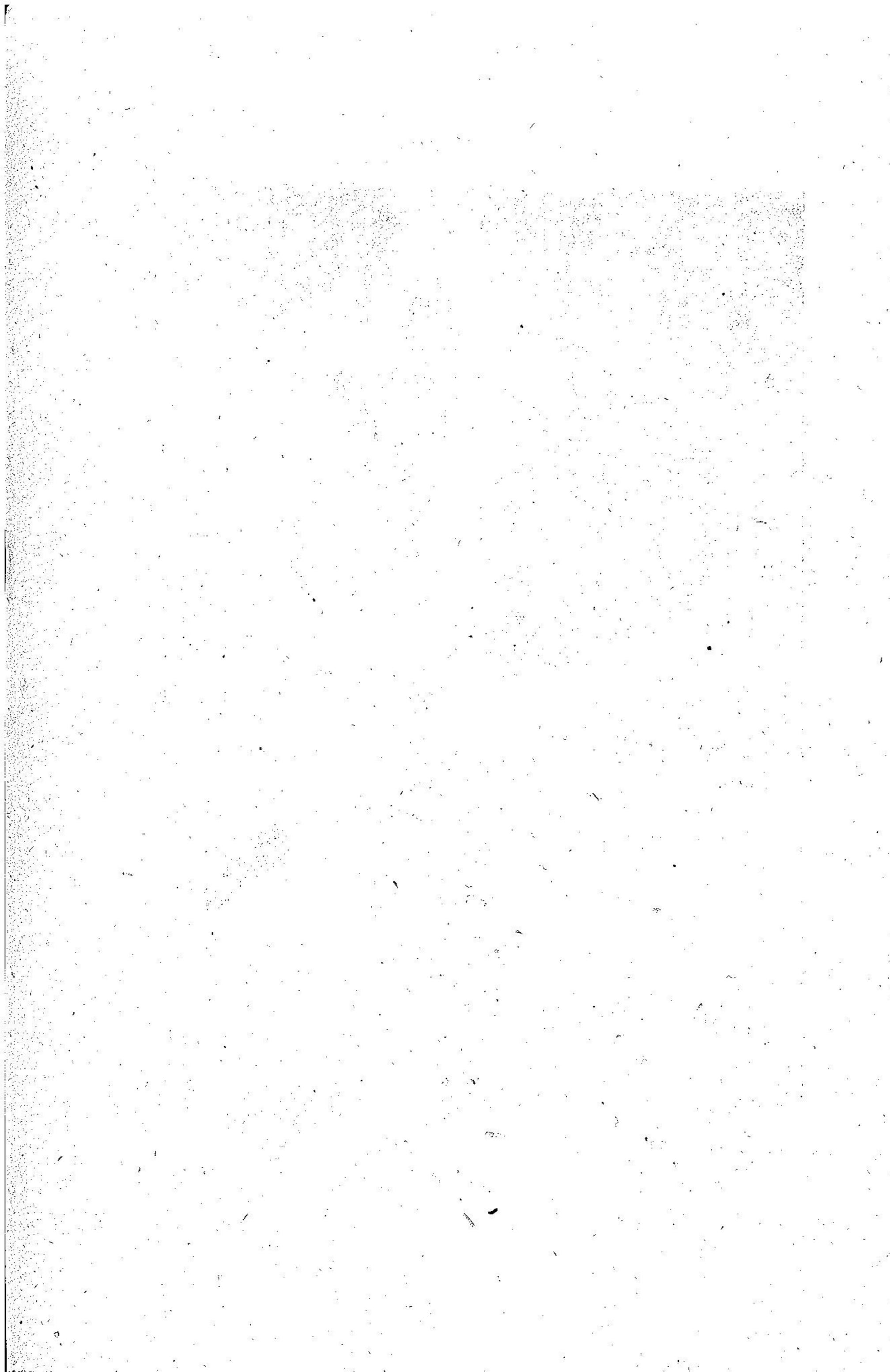
— Positivement.

— On n'aurait qu'à tirer dans le tas.

— Mais il faudrait perdre du temps.



UN BATAU A VAPEUR TOUT PAVOISÉ. (P. 537.)



— Vous appelez cela une perte de temps?

— Il me le semble du moins.

— Quel butin!

— Je vous entends venir, mon ami.

— Comment?

— A bon entendeur, demi mot suffit.

Sir William regarda de Sambry.

Il avait une phrase sur les lèvres, mais il n'osa la prononcer.

Le chef se chargea de le désillusionner.

— Avouez que vous brûlez du désir de mettre pied à terre, dit-il.

— En effet, fut la réponse flegmatique.

— Impossible, mon ami!

— Impossible! exclama le chasseur, comme s'il avait nourri un espoir assez ferme.

— Tout-à-fait impossible. Il faut que nous avancions, et nous avancerons.

L'Anglais en eut le cœur brisé.

Lentement il laissa glisser son arme, se rassit tristement sur sa banquette, et se contenta de murmurer dans un soupir :

— Des léopards, des chats-tigres, des panthères, des lions! Oh mon Dieu!

Mais au même instant il fut interrompu dans ses réflexions par de Sambry, qui lui toucha précipitamment l'épaule.

L'Anglais se retourna, sans trop savoir pourquoi.

De Sambry se pencha sur lui.

— Là! là! fit-il, en montrant un coin de la rive.

Sir William suivit des yeux la direction indiquée, et faillit sauter de joie.

A moitié cachés derrière les taillis, courbés sur les eaux du fleuve, deux énormes léopards s'abreuyaient avec délice.

Ils buvaient à gorgées répétées, sans s'apercevoir de la présence des explorateurs.

Un monde d'idées passa dans le cerveau du chasseur.

— A moi les deux! fit-il.

Prompt comme l'éclair il ramassa son fusil, visa et fit partir la balle.

Un nuage de fumée roula sur le fleuve et lorsque ce nuage se fut envolé, on aperçut sur la berge l'un des léopards, ayant les deux pattes brisées, se traîner dans des efforts inouis pour s'enfuir.

L'autre avait disparu.

— Bien touché ! s'écria de Sambry.

Mais sir William n'écouta plus.

Il avait déjà rechargé son arme.

Une seconde, une troisième détonation se firent entendre et allèrent toucher le fauve en plein corps.

Le sang rougissait le sol, tandis que la victime se débattait contre la mort.

De terribles rugissements firent sonner les échos, accueillis par d'autres rugissements sortant du sein de la forêt.

Sir William était radieux.

— Eh bien ? demanda-t-il à de Sambry.

— Superbe coup, fut la réponse.

— Presque au hasard.

— Mais néanmoins meurtrier.

— Je crois bien. Il n'en relèvera plus.

En effet, le léopard râlait.

Ses cris de rage s'éteignaient sensiblement en une sorte de gémissement rauque qui avait quelque chose de lugubre.

Bientôt il laissa retomber la tête, ouvrit la gueule pleine de bave, allongea les pattes dans un dernier mouvement, et expira.

En ce moment les embarcations étaient arrivées en face de l'endroit où gisait le fauve.

Les pagayeurs donnaient force de rames.

— Halte ! s'écria sir William.

De Sambry le toisa.

— Pour quoi faire ? interrogea-t-il.

— Vous me le demandez ? fit le chasseur stupéfait.

— Mais oui, puisque je l'ignore.

Sir William paraissait n'y rien comprendre.

— Vous l'ignorez ! exclama-t-il.

— Parfaitement.

— Et le léopard ?

— Eh bien quoi ?

— Le léopard ! répéta sir William.

— Oui, oui le léopard ! Que voulez-vous dire ?

— Par exemple ! Voilà qui est fameux !

De Sambry haussa les épaules.

— Allons-donc chercher le fauve, fit enfin le chasseur.

Le chef fit un signe négatif.

— Inutile ; nous n'avons qu'en faire, fut sa réponse.

Sir William se révolta.

Il tenait mordicus à ce qu'on lui permit d'aborder pour recueillir son butin, et il jura ses grands dieux qu'il en serait ainsi.

Mais de Sambry qui savait vouloir, lorsqu'il s'agissait de discipline s'opposa énergiquement, sous prétexte que pas n'était besoin d'interrompre la marche pour le bon plaisir de se charger d'un cadavre qui n'avait d'autre effet que de servir d'encombre.

Sir William eut beau gesticuler, manœuvrer des bras et des jambes, menacer qu'il se jetterait à l'eau afin d'aller lui-même prendre le léopard.

Rien n'y fit.

Le chef tint bon, et l'infortuné chasseur dut se résoudre à faire comme avait fait von Ruff : regretter sa proie.

Il se remit en grommelant, à sa place, maugréant en lui-même contre les exigences de la discipline et contre la sévérité de la consigne.

Insensiblement on dépassa la région où les fauves pullulaient et on laissa derrière soi le concert de mugissements et la ligne des forêts.

A présent la végétation des rives était moins unie et laissait, de-ci de-là, des clairières à travers lesquelles la lumière du jour jouait de charmants reflets.

Les oiseaux revenaient sur l'avant-plan.

Des nuées entières de volatiles voltigeaient de branche en branche, ou se tenaient doucement assis sous la feuillée, jetant au soleil leurs accords mélodieux.

Au-dessus des cîmes planaient de grands éperviers, et sur les ondes des aigles-pêcheurs guettaient une prise quelconque.

Des oiseaux aquatiques barbotaient en grand nombre dans la vase de la berge, suivant d'un oeil langoureux les sautilllements des poissons qui se hazardaient à fleur d'eau, et les happant avec une dextérité dont on ne les eut pas crus capables.

Von Ruff suivait avec intérêt le va-et-vient de cette gent ailée, et n'avait pas assez d'yeux pour voir.

Soudain il se mit à mouliner des bras.

— Silence ! s'écria-t-il.

On s'étonna quelque peu de cette exclamation.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

Mais le savant avait les idées déjà parties.

S'élevant sur la pointe des pieds il s'efforça de franchir, des yeux, la distance qui le séparait du rivage.

Cette attitude intrigua les compagnons.

— Nous direz-vous à la fin de quoi il s'agit ? interrogea le chef.

— L'Eurystomus ! murmura le naturaliste.

— Qu'est cela ?

— L'Eurystomus ! répéta-t-il.

Et en même temps il désigna du doigt un oiseau aquatique qui se tenait solitairement sur la berge.

Puis, comme en se parlant à lui-même :

— Oiseau rare, continua-t-il, et que je suis heureux de pouvoir contempler à l'état vivant.

— Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce pluvier ? demanda le chef.

— Tout.

— Voilà qui est court et bon.

— Malgré sa petite taille il est d'une bravoure extrême, reprit le savant. Son ennemi juré est l'aigle-pêcheur qui lui fait une chasse acharnée. Il se débat contre lui avec une témérité sans égale, et il n'est pas rare qu'il ait la victoire sur son impitoyable et puissant adversaire.

— Vraiment ! C'est fort intéressant.

— Oui. Je vous assure que je donnerais volontiers quelques louis de ma poche pour pouvoir assister à un de ces combats homériques, dont nos contrées civilisées ne nous fournissent jamais d'exemple.

A vrai dire, ce que racontait le naturaliste intéressait les compagnons, en ce sens que l'on admire toujours, quel qu'il soit, le petit qui ose se mesurer avec un plus grand et plus fort que lui.

Involontairement, chacun avait les yeux fixés sur ce chétif oisillon dont on vantait tellement les vertus audacieuses ; et au fond de tous les cœurs naquit le même désir que celui exprimé par von Ruff.

L'occasion ne se laissa pas attendre.

On vit arriver un énorme aigle-pêcheur, aux pennes largement déployées.

L'oiseau de proie vint raser la surface du fleuve ; et ayant sans doute aperçu sa victime, se mit à voltiger autour d'elle.

Il guettait le moment favorable pour s'abattre sur elle et la saisir de ses griffes de fer.

Il décrivit quelques cercles mal définis et se mouvait dans une hésitation imposée seulement par le désir de profiter du moment favorable.

Mais, l'*Eurystomus*, lui aussi, avait vu, son ennemi.

Son œil mignon et intelligent lançait des éclairs, tandis que sa gorge faisait gonfler ses plumes sous l'impression d'une colère infinie.

Soudain l'aigle s'abattit, et fermant les ailes, vint tomber sur le pauvre volatile.

Pendant quelques instants ce fut un entremêlement de plumes et de duvet, une confusion d'efforts et de cris d'alarme qui faisaient peine à voir.

Le petit pluvier combattait avec ardeur et courage.

La lutte semblait arriver à son paroxysme.

Malgré eux les explorateurs suivaient anxieusement les péripéties de cette attaque inégale et s'apitoyaient déjà sur le sort de l'oisillon.

Sir William avait saisi son arme.

— Je vais tuer ce grand voleur d'aigle, fit-il.

— Non pas, intervint von Ruff, voyons d'abord s'il ne sera pas battu par son adversaire.

— C'est impossible.

— Je n'oserais pas gager pour le contraire.

En effet, si von Ruff l'avait fait, il eut perdu son pari.

Après un quart d'heure d'efforts gigantesques de part et d'autre, l'aigle, tirant de l'aile, la gorge remplie de sang, s'éleva péniblement en poussant des cris de douleur, tandis que l'*Eurystomus*, radieux et fringant, regarda fuir son ennemi.

Von Ruff battait des mains et lança des bravos sincères à l'adresse du vaillant oisillon.

Quant à sir William, il épaula et visa dans l'espace.

— Je m'en vais punir ce grand lâche, fit-il.

Le coup partit et allait frapper l'aigle.

Il tournoya sur lui-même et vint tomber dans le courant, qui l'emporta au loin.

Cette scène émouvante avait occupé toute la caravane et avait pour quelques instants, fait oublier le but de l'expédition.

Les pagayeurs s'en retournèrent à leur avirons, et la flottille se remit à voguer vers d'autres parages.

La journée s'accomplit sans aucun incident, et le soir on campa dans une solitude parfaite.

Le lendemain, quelques uns des Européens éprouvèrent des accès de fièvre assez intenses, mais ceux-ci disparurent après quelques heures de navigation agrementée par une fraîche brise du sud.

Plusieurs journées se suivirent encore de la sorte, sans que l'on eut à se plaindre ni des intempéries du climat ni des indigènes que l'on rencontrait sur la route.

Bien des villages furent coudoyés et partout on reçut un accueil amical.

Du reste, la civilisation marquait ici ses empreintes indéniables.

On remarquait partout un bien-être que l'on n'avait pas encore vu jusqu'ici. Les habitations étaient propres et les indigènes démontraient un savoir faire significatif.

Ustensiles de ménage, armes, poteries, objets en métal, tout cela se rencontrait dans les endroits où l'on campait, ce qui prouvait que la manipulation des matières premières n'avaient plus que peu de secrets pour les naturels.

Dans ces conditions le trajet s'effectuait admirablement et rapidement, si bien qu'une courte distance seulement séparait encore les explorateurs, de l'importante station de Léopoldville.

L'idée d'arriver bientôt dans ce centre redonnait du courage à tous.

D'après les calculs du chef et de Mwama, on y débarquerait le lendemain.

Poussés par cette perspective riante, on naviguait allégrement et sans souci, lorsque tout à coup on entendit des coups de fusils tirés à peu de distance sur le fleuve même.

Surpris, on écouta.

— Que serait-ce? demanda de Sambry un peu anxieux.

— Ma foi, rien qui vaille, fit Harris.

— Encore une bataille à livrer, ajouta sir William d'un ton ennuyé.

On écouta encore, et une seconde détonation, plus nourrie cette fois, secoua les échos.

Pour le coup, c'était bizarre.

De Sambry n'hésita pas.

— Aux armes ! s'écria-t-il.

Chacun se mit en garde, prêt à tout événement.

En ce moment la flottille suivait un coude que formait le fleuve en cet endroit.

Les explorateurs avaient l'œil ouvert et le cou tendu.

Soudain on crut devenir fou.

Là, devant eux, venant à leur rencontre, arrivait un bateau à vapeur tout pavoisé, et dont la cheminée vomissait des flots de fumée. Derrière lui suivait une escadrille d'embarcations bondées de monde et grouillant sous les rayons du soleil.

Mais, ce qui dépassait les limites de l'imagination c'était que, sur l'avant du steamer se tenait un homme blanc qui, lui aussi, regardait curieusement les gens de l'expédition.

On crut rêver, on crut perdre la raison.

Cet homme était Stanley, le vaillant explorateur, le conquérant de l'Afrique centrale.

Pendant quelques secondes on resta comme frappé de stupeur ; mais alors, la réalité se dessinait d'une manière précise, tous les bras se tendirent, toutes les poitrines se soulevèrent dans un même sentiment d'expansion, et un hurrah formidable, gigantesque, sans bornes, roula sur le fleuve.

C'était comme le cri de ralliement des apôtres de la civilisation.

Bientôt les deux équipes se touchèrent, se confondirent dans un même élan de fraternisation.

Pour fêter cette heureuse rencontre on fit halte jusqu'au lendemain.

A l'aurore l'escadre de Stanley reprit sa course, tandis que celle de Sambry continua ses étapes vers Vivi et Boma.

.

Bientôt les explorateurs voguèrent sur l'Océan Atlantique, en route vers leur patrie respective.

De Sambry retourna dans ses terres.

Henri de Simo alla fêter à Paris, son mariage avec Cathérine et Paul se fixa auprès d'eux.

Sir William Darly et Harris reprirent le chemin de l'Angleterre ; mais le premier, après avoir, suivant sa promesse, uni Mwama à Nkéré, mit ces deux braves serviteurs à la tête d'une grande ferme en Ecosse.

Quant à von Ruff, chargé de sa lourde cargaison d'échantillons de botanique et de minéralogie, il s'en alla exhiber de pays en pays, de ville en ville, les merveilles qu'il avait récoltées sur le sol mystérieux du Continent Noir.

FIN.